

**Mademoiselle Stefa (extrait)**  
Traduit par Lydia Waleryszak

## Informations sur le document

Titre **Mademoiselle Stefa (extrait)**

Publication éd. Czarne, Pologne, 2015.

Traduction Lydia Waleryszak

Contexte Dans son tout premier livre paru aux éditions Czarne, la journaliste polonaise Magdalena Kicińska est allée fouiller dans les archives et dans les mémoires des derniers témoins de la Maison de l'Orphelin pour sortir de l'ombre celle sans qui Janusz Korczak n'aurait pu mener à bien son ambitieux projet auprès des enfants de Varsovie. « Dans mes souvenirs, la Maison de l'Orphelin, c'est mademoiselle Stefa, et mademoiselle Stefa, c'est la Maison de l'Orphelin » dira un ancien pupille. Stefania Wilczyńska est un personnage assez énigmatique, dont il reste peu de traces aujourd'hui. Dans la mémoire des survivants, elle reste gravée comme une femme toujours vêtue de noir, dont la silhouette imposante ne l'empêchait toutefois pas de se déplacer si discrètement que des pupilles avaient eu l'idée de coudre des grelots au revers de son tablier pour les alerter de sa présence. Née à Varsovie en 1886, dans une famille de Juifs assimilés plutôt aisée, elle étudia, entre 1906 et 1908, les sciences naturelles et la médecine à Genève, puis à Liège. Elle suivit également une formation à la pédagogie Fröbel, qui la prépara au métier d'éducatrice de jeunes enfants. À son retour à Varsovie en 1909, elle demanda « un poste sans rémunération » dans un orphelinat pour enfants de culture juive. C'est là qu'elle fit la rencontre du docteur Henryk Goldschmit, qui travaillait à l'époque en tant que pédiatre à l'Hôpital pour enfants Bersohn et Bauman et publiait ses écrits sous le nom de plume de Janusz Korczak. Ce fut le début d'une longue histoire d'engagement et de soutien mutuels dans un projet pédagogique totalement innovant à l'époque, dont on connaît malheureusement l'issue tragique. À travers son livre, Magdalena Kicińska redonne vie à cette éducatrice engagée avec ses forces, mais aussi ses faiblesses, qui n'enlèvent toutefois rien à cette femme d'exception. Nous vous proposons ici de découvrir un extrait avec l'aimable autorisation de l'Institut du Livre de Pologne.

Contact Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / [www.korczak.ch](http://www.korczak.ch)

## Mademoiselle Stefa (extrait)

Le mot « plaisir » ne ressort jamais, quand ils parlent de Stefania Wilczyńska. Le plaisir évoquerait le sourire, or il ne lui correspond pas non plus, selon eux.

« Ce n'est pas qu'elle ne souriait pas, explique Schlojme. Il lui arrivait de sourire, et même de rire. Mais ce rire n'était pas maître en sa demeure. Chez Stefa, il était un hôte, originaire de contrées très lointaines et mal à l'aise.

C'était étrange de la voir rire.

C'était bon de la voir rire. »

« Il faut nous comprendre : elle avait de grands yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, un long nez, des joues ridées, des cheveux courts tout autour de son visage, un grain de beauté, des sourcils froncés. Elle était grande, trapue, en robe noire. Elle avait toujours à la main son trousseau de clés, lourd et cliquetant. »

Aucune mise en scène pour le « plaisir ». Un jour pourtant, Schlojme me téléphone, résolument ravi. « Si, il y a eu quelque chose ! Ces microscopes, dont je t'ai parlé. Un soir, je l'ai vue en monter un dans sa chambre. Elle m'a regardé d'un air confus, et depuis ce moment-là, c'était notre secret. Elle aimait glisser, sous les yeux des enfants, des ouvrages de botanique avec de grandes planches. Elle racontait volontiers les découvertes de Darwin. Elle était ravie de pouvoir emmener des enfants en promenade, dès la création, en 1921, du centre de colonies de vacances « Różyczka » à Gocławek (dans la banlieue de Varsovie), de leur montrer les prairies et de leur expliquer : « Ici, dans la journée, paissent des vaches » (une fillette, qui portait un tel nom, s'emporta : « Je vais vous faire juger par notre tribunal ! ») Mademoiselle Stefa expliquait alors ce qu'est une vache, une rivière, une forêt. Certains voyaient autant d'arbres pour la première fois de leur vie. »

Il paraît qu'elle aimait aussi parler en français et quand elle s'emportait, elle marmonnait des paroles dans cette langue, pour que les enfants ne la comprennent pas (Le faisait-elle, par exemple, lorsqu'elle calculait les dépenses et qu'elle réalisait à quel point les subventions allouées par la ville fondaient vite ?).

Au début des années 1920, la société « Aide aux orphelins » sollicita le soutien des autorités municipales, elle ne voulait plus dépendre uniquement du bon vouloir des donateurs. Elle chercha de nouvelles rentrées d'argent. D'autres établissements pourraient désormais bénéficier des colonies de vacances moyennant un financement. Sur une autre parcelle louée, on établit une exploitation agricole. Quelques années plus tard, on y créa également un internat, destiné aux enfants en attente d'une place à la Maison de l'Orphelin ainsi qu'aux pupilles avec un certain retard dans leur scolarité. En 1928, par ailleurs, une maternelle vint s'y ajouter, dirigée par l'ancienne boursière Ida Merzan.

*Ajouter à l'ordre du jour (est-ce là une note de Wilczyńska ?) : visiter l'école maternelle, répondre aux questions des jeunes employées, organiser l'envoi de centaines d'enfants à « Różyczka » cet été, faire la répartition en groupes et prévoir le roulement, l'équipement, le séjour avec eux.*

Au départ, les enfants sont désorientés, dès lors qu'ils quittent la rue Krochmalna. Icek Cukierman, un ancien pensionnaire de la Maison de l'Orphelin, envoyé plus tard à Gocławek, se rappelle : « La seule chose, qui nous reliait encore à la Maison de l'Orphelin, était la visite hebdomadaire de mademoiselle Stefa, que nous attendions avec impatience. »

\*

Schlojme : « Elle était très exigeante avec les autres, encore plus avec elle-même. »

Sara Kramer, pensionnaire de la Maison, évoque Betty Lifton : « Ma mère me manquait beaucoup. Lorsque je lui rendais visite le samedi, il m'était extrêmement difficile de rentrer ensuite à la Maison. Ma mère était ma mère, mais si j'étais restée avec elle, ma vie aurait été différente. Elle n'aurait pas pu me donner tout ce que Stefa m'a apporté. »

Hanna Dembińska habitait également la Maison de l'Orphelin. Elle dit ceci de Stefania Wilczyńska : « Quoi qu'elle ait pu faire, elle ne pouvait pas remplacer ma mère. Je pense qu'elle était jalouse d'elle. »

Seweryn Nutkiewicz : « Korczak et Stefa, c'étaient moins que des parents et plus que des parents. C'étaient des éducateurs. [...] Un père porte un regard subjectif sur son enfant [...], un éducateur, lui, est [...] objectif. Ils nous ont guidés sur un bout de chemin, ils n'étaient pas là au début ni à la fin. Au sein de sa famille, un enfant est sans cesse confronté à la vie réelle. La Maison de la rue Krochmalna était un monde clos. »

Un souvenir anonyme : « Korczak fait une brève apparition, les enfants se précipitent vers lui avec leurs questions, ils l'entraînent dans leurs jeux et lui, il ne leur refuse pas un peu de son temps. Stefa était la maîtresse de maison. Souvent, elle était sévère par nécessité, et ce n'est pas étonnant si, parmi les cent sept pensionnaires, d'autres que moi lui en voulaient parfois. Elle était dure et il lui arrivait de punir un enfant pour rien. Ils nous ont apporté de la chaleur humaine, mais cette chaleur était celle d'éducateurs, rien de plus. Pour autant, n'importe qui peut devenir un père ou une mère, mais seules quelques personnes sont capables d'être de vrais éducateurs. »

Ida Merzan se rappelle : « Un jour qu'on m'a demandé combien d'enfants avait mademoiselle Stefa, j'ai répondu en plaisantant : cinquante filles, autant de garçons, vingt boursiers et un enfant plus âgé encore, le plus difficile de tous, car trop indépendant : Korczak. »

Yocheved Cuk : « Korczak était pour nous ce père bien-aimé, Stefa, une mauvaise mère, mais toujours présente, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Samuel Gogol : « Je ne dirais pas qu'elle était froide. La maison n'aurait pas pu exister sans cette dame extraordinaire au visage grave. Chaque détail l'intéressait. Le docteur ne s'occupait pas de ces choses-là : nos vêtements, la propreté de nos mains, l'ordre. Elle était pour nous comme une mère, mais aussi un père, il fallait bien que quelqu'un nous tienne la bride serrée. Dans mes souvenirs, la Maison de l'Orphelin, c'est mademoiselle Stefa et mademoiselle Stefa, c'est la Maison de l'Orphelin. [...] Pour ce qui est des choses matérielles, c'est elle qui s'en occupait principalement. C'est mademoiselle Stefa, qui veillait à ce que j'aie toujours des pantalons à ma taille, des chaussons à mes pieds. Il n'y avait pas de discussion à ce sujet, c'était l'évidence même ».

\*

Dans une enquête anonyme d'Ada Poznańska-Hagari menée dans les années quatre-vingts, on disait encore :

- Elle était comme une mère, mais une mère, qui ne laisse rien passer.
- Elle était capable de crier sur un enfant au point de le faire pleurer.
- Enfant, je considérais que le Docteur était meilleur, mais avec du recul je pense que la part de Stefa dans mon éducation ne fut pas moindre.
- Le Docteur était plus sensible, plus tendre. Elle devait être ferme.
- Korczak était comme une mère, Stefa, un père.
- Lorsqu'elle était fâchée contre moi, elle ne m'adressait pas la parole ni ne répondait à mes questions. Je comprenais qu'elle était fâchée, mais j'ignorais pourquoi.
- Quand les fillettes avaient leurs règles, elle avait des attentions particulières pour elles. Elle leur permettait de prendre un bain supplémentaire. Elle discutait avec elles. Moi, j'avais honte. Stefa m'a expliqué en détails ce qui m'arrivait.
- Il y avait des enfants qu'elle n'aimait pas. Elle m'a jeté de la Maison sans aucune raison. »
- Pourquoi m'aimait-elle tant ? J'étais pourtant horrible.
- Quand j'ai eu sept ans, elle m'a organisé une fête, alors que nous n'avions pas l'habitude de célébrer les anniversaires. Elle m'a demandé quels étaient les enfants que j'appréciais et elle les a invités. Il y a eu un petit goûter, des chansons. J'ai eu droit à une formidable fête.
- Nous étions malades et alités. Korczak nous a auscultés et a affirmé, que nous étions désormais guéris. Nous sommes restés couchés malgré tout. Nous avons attendu que mademoiselle Stefa rentre et nous permette de sortir de nos lits.
- Je voyais un garçon en cachette. Stefa est entrée et a allumé la lumière. Après ça, elle est venue vérifier régulièrement si j'étais bien dans mon lit. Si Stefa était une mère, pourquoi ne me faisait-elle pas confiance ?
- Elle a dit : « Je sais que cette méthode a des failles. Il n'y a rien de mieux que le contact direct avec l'enfant. » Mais elle n'en a pas changé pour autant.

– Un jour, elle m’a donné une gifle, je ne me souviens plus pourquoi. Nous étions seuls. Je lui ai dit : « J’ai des mains, moi aussi, et je peux vous la rendre. » Elle m’a regardé d’un air stupéfait, puis elle m’a pris dans ses bras. Elle ne s’est pas excusé, mais m’a serré contre elle, consciente d’avoir commis une erreur.

- Elle était intraitable.
- Je ne l’aimais pas.
- Je l’aimais beaucoup.
- [...]

\*

Voici une lettre écrite par Stefania Wilczyńska dans la seconde moitié des années trente et adressée à une ancienne pensionnaire (son nom est inconnu) :

*Ma chère enfant,*

*Je ne vais ni te reconforter ni tenter de te persuader de quoi que ce soit. Le fait que Julek souffre avec toi et que d’autres compatissent à ton malheur ne t’aidera pas. Rien ni personne ne saurait t’apporter un quelconque réconfort dans une telle situation. Seuls le temps et le travail feront leur œuvre. Nous le voyons bien dans notre entourage, chez d’autres personnes, qui ont subi des pertes aussi tragiques. Je le sais aussi par ma propre expérience, pour avoir moi-même accompagné des proches jusqu’au cimetière.*

*Personne n’y peut rien. Nous restons seuls avec notre douleur. Rien ne peut nous soulager ni nous reconforter, pas même l’être le plus aimant au monde.*

*C’est très dur, ce que je t’écris là, mon enfant, mais c’est ainsi. Même l’idée qu’un jour, tu auras un autre enfant ne saurait apaiser ta souffrance aujourd’hui.*

*Une chose est sûre, tu as de la chance d’avoir un homme comme Julek à tes côtés, et lui a de la chance de t’avoir. J’aimerais tant te revoir, mais j’ignore vraiment comment la situation va évoluer. [...]*

*Je t’embrasse, très, très fort, ma chère enfant, comme quand tu étais petite et que tu avais un souci.*